

Connaître et transformer l'activité humaine par la démarche ergologique

Renato Di Ruzza

En tant que secrétaire de la SIE, j'ai été désigné pour ouvrir son deuxième Congrès. J'ai souvent entendu dire que la deuxième organisation d'une manifestation scientifique de ce genre (congrès, colloques ou autres) est la plus difficile à réaliser. La première offre tous les attraits de la nouveauté qui motive les protagonistes, et de l'expérimentation qui excuse leurs maladresses. A la troisième réalisation, on est déjà dans la routine, on a déjà l'expérience des deux précédentes, etc. La deuxième n'est plus une nouveauté, et pas encore une routine.

Nous y sommes parvenus, au moins en termes d'organisation (la suite dira les choses en termes intellectuels) et je dois dire que la Haute école en travail social de Sierre n'y est pas pour rien : elle nous a proposé le défi de coupler notre deuxième Congrès avec sa Semaine internationale, défi difficile à relever mais qui avait pour nous l'attrait de la nouveauté et de l'expérimentation, et elle nous a facilité la tâche en termes de gestions concrètes de tous ordres. Cela a déjà été fait par notre Président Yves Schwartz, mais je tiens à renouveler nos remerciements à la Haute école en travail social de Sierre, à son équipe pédagogique et à son équipe administrative, pour nous avoir permis de croire que notre deuxième Congrès était une première.

En même temps, cette collaboration entre la Haute école en travail social et la SIE n'a rien d'extraordinaire de notre point de vue. Elle correspond exactement à notre objet tel que le définissent nos statuts : « *la SIE promeut la coopération et les échanges avec les organismes professionnels, les administrations, les institutions internationales, les centres de formation et de recherche* ». Cette coopération et ces échanges sont essentiels pour la SIE et pour l'ensemble de la démarche ergologique, non pas tant pour tester sa validité (bien que ce soit important), mais pour « se faire enseigner par les autres », par ceux qui sont aux prises, intellectuellement et pratiquement, avec les activités humaines, et notamment avec le travail.



Société Internationale d'Ergologie

En effet, « l'ergologie » n'est pas une « discipline » qui viendrait se juxtaposer aux autres disciplines académiques existantes ; elle n'est ni « la science du travail », ni « la science des activités humaines », qui aurait pour ambition (et outrecuidance) de « dire le vrai » en lieu et place des médecins, des sociologues, des ergonomes, des économistes, des spécialistes des sciences de l'éducation ou du travail social, etc. Dans le domaine du travail, les connaissances sont effectivement produites par les disciplines qui le considèrent comme leur objet d'études. Au fond, ce que propose la démarche ergologique et ce que met en débat la SIE tient en peu de mots, même si à son origine se trouvent les travaux pionniers de trois grands médecins en philosophie (Canguilhem), en ergonomie (Wisner), et en psychologie du travail (Oddone). Et il faut insister sur le fait qu'il s'agit bien d'une « proposition » « mise en débat », dans la mesure où nous sommes dans une sorte « d'inconfort intellectuel » qui interdit toute certitude et tout achèvement. Essentiellement, la démarche ergologique propose deux choses inséparables :

- la formalisation d'un mode de production de connaissances des activités humaines, et notamment du travail
- la reconnaissance que ce mode de production de connaissances est transformateur des situations concrètes.

§§§§§

Le mode de production de connaissances repose sur le dialogue et/ou la confrontation entre les savoirs élaborés par les disciplines académiques traditionnelles et les savoirs que les divers protagonistes des activités humaines mettent en œuvre dans l'accomplissement de leur activité. Il y a naturellement déjà des disciplines pour lesquelles ce principe est acquis (par exemple la majeure partie de la sociologie du travail ou de l'ergonomie de l'activité, une partie des sciences de l'éducation, et pour ce que j'en connais, une partie des études portant sur le travail social). Mais il y en a d'autres qui l'ignorent quasi totalement (la science économique notamment). Il ne s'agit donc pas de nier, de récuser, d'abolir, de rejeter les connaissances dont sont porteuses les disciplines académiques, mais de les « mettre en doute », en dialogue, en débat, avec ce que peuvent dire les protagonistes sur la manière dont ils exercent leur activité.



Société Internationale d'Ergologie

De ce point de vue, la démarche ergologique est « indisciplinée » et « indisciplinaire », non par un effet de mode, engendré par les appels récurrents à la pluridisciplinarité, mais tout simplement parce que les savoirs des protagonistes des activités humaines ne sont pas, dans leur principe, de l'ordre de la « discipline scientifique ». Il ne s'agit pas, naturellement, de nier les compétences disciplinaires de tel ou tel travailleur (le comptable doit connaître la comptabilité, l'inspecteur du travail le droit du travail, et le médecin la médecine), mais d'admettre le fait que dans son activité concrète il y a toujours beaucoup plus que ces compétences disciplinaires. On peut évidemment ignorer ces « plus », les jeter dans le sac des « savoirs vulgaires », mais c'est un choix épistémologique dont il faut être conscient et qui mérite discussion. Ce type de pluridisciplinarité (« indisciplinaire ») ne se construit donc pas dans la connaissance des connaissances produites par plusieurs disciplines, mais bien dans la reconnaissance que les connaissances d'une discipline peuvent être perturbées par des savoirs qui n'en font pas partie. C'est en substance ce que Georges Canguilhem appelait les « matières étrangères ».

Autrement dit, et pour résumer ce premier point, la démarche ergologique est l'un des modes de réflexion concernant la production de connaissances sur toutes les activités humaines socialisées. Elle est donc susceptible de concerner toutes les disciplines académiques qui les prennent pour objet, en considérant deux principes, fondateurs, qui permettent de les étudier « du point de vue de l'activité » :

- l'activité est toujours le lieu d'un « débat de normes », et dans ce débat de normes, dans la « renormalisation des normes antécédentes », des savoirs sont produits sur l'activité elle-même, savoirs qu'il convient de mettre en dialogue avec les savoirs produits « en extériorité » par les disciplines académiques ;
- ces savoirs « investis » dans l'activité ne peuvent être mis en mot que par ses protagonistes.

§§§§§

La seconde proposition renvoie à la dimension transformatrice de la démarche ergologique. Cette dimension n'a rien à voir avec une quelconque prétention à imaginer ou à élaborer la nature, le contenu et le sens des transformations à opérer d'un point de vue soi-disant



Société Internationale d'Ergologie

« scientifique ». La démarche ergologique diffère en effet totalement de la démarche de « l'expert » qui fait des « préconisations » après avoir fait « le diagnostic ». Je dirais volontiers qu'elle ne veut pas « comprendre le travail pour le transformer », mais qu'elle veut le « transformer pour le comprendre ».

Pour expliciter cette proposition, je partirai d'une phrase prononcée par Louis Durrive lors de sa conférence de lundi matin : derrière le « travailler conforme » (c'est-à-dire conformément à ce qui est prescrit), il y a toujours un « travailler autrement », même s'il est masqué par le résultat du travail. Il s'agit d'une phrase qui mérite qu'on s'y arrête parce qu'elle est de grande portée. Deux termes sont essentiels : il existe (« toujours » est-il dit) un *travailler autrement*, et ce « travailler autrement » est *masqué*.

- C'est dans le « travailler autrement » que résident les « réserves d'alternatives » dont parle la démarche ergologique, et ces réserves d'alternatives, sources de transformations, sont déjà là, nichées dans l'activité elle-même.
- Mais elles sont masquées, rendues invisibles ou opacifiées, et c'est ce qui empêche de comprendre ce qu'est exactement l'activité de travail.

La démarche ergologique propose donc de « rendre visibles » ces réserves d'alternatives pour analyser l'activité de travail. Et c'est donc bien par la mise en évidence de ce qui peut être sources de transformations qu'on peut comprendre la nature de cette activité. C'est entre autres le rôle des *Groupes de rencontres du travail* dont a parlé Louis Durrive.

§§§§§

On le voit, ces questions sont immenses, et la SIE ne peut les travailler seule : elle a besoin nécessairement de se « faire apprendre » par les « matières étrangères » dont j'ai parlé. Notre présence ici, avec des « apprentis travailleurs sociaux », avec des formateurs, avec des travailleurs sociaux, se justifie ainsi pleinement, et je ne doute pas que ces rencontres et ce deuxième Congrès nous enrichiront mutuellement.